

houlette. Quel est, en effet, l'unique souci du poète ? le sort des oisillons menacés par la chute de l'arbre ; c'est là la préoccupation et presque l'unique motif qu'il a varié en trois strophes.

Déjà l'arbre se déracine,  
 Petits oiseaux, prenez l'essor  
 Mais il n'ont pas d'ailes encor  
 Bon bûcheron, que l'arbre tombe  
 Tout doucement !  
 On ne peut pas voir sans tourment  
 Qu'un berceau devienne une tombe.

Que le bûcheron de Lafontaine est plus vrai ! comme sa physionomie est plus franche et, j'oserai le dire, plus démocratique ! Ce n'est pas des oiseaux qu'il s'inquiète, mais de lui-même ; l'homme ! toujours l'homme ! Lafontaine y revient sans cesse.

En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?  
 Point de pain quelquefois et jamais le repos,  
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,  
 Les créanciers et la corvée  
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

Tout cela est vrai aujourd'hui comme il y a deux cents ans, nous avons là un bûcheron en chair et en os, et aussi en hillons, un bûcheron qui n'a pas le temps d'être sentimental et de gémir sur d'autres maux que les siens.

Il y a encore dans Lafontaine un sentiment tout-à-fait moderne, et qui semble au premier abord en contradiction avec ses fortes tendances à l'individualisme, c'est le sentiment de l'harmonie générale des choses ; par ce côté, il touche à notre siècle ; à chacun le rôle et la place que ses facultés naturelles lui assignent, et tout ira bien. Le lion en partant pour la guerre n'excluera aucun des animaux, et lorsqu'on lui conseille de renvoyer *les ânes qui sont lourds*

Et les lièvres sujets à des terreurs paniques.  
 Point du tout, dit le roi, je les veux employer :  
 Notre troupe sans eux ne serait pas complète ;  
 L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette,  
 Et le lièvre pourra nous servir de courrier.